

Bernard Beugnot, *L'Entretien au XVII^e siècle, leçon inaugurale*,
Université de Montréal, Presses de l'Université de Montréal,
1971, 56 p.

Bernard Bray

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500204ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500204ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bray, B. (1971). Review of [Bernard Beugnot, *L'Entretien au XVII^e siècle, leçon inaugurale*, Université de Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, 56 p.] *Études littéraires*, 4(3), 365–367. <https://doi.org/10.7202/500204ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

grand combat [qui] se prépare contre l'Église au nom de la philosophie cartésienne [...] Je vois un grand parti se former contre l'Église ; et il éclatera en son temps ».

Bossuet aujourd'hui ? Dépassé son gallicanisme, dépassée sa politique, dépassé son œcuménisme. « Ni un Père, ni un docteur de l'Église, ni un maître à penser, pas plus qu'il ne fut un saint ». Nous sommes d'accord avec M. Le Brun. Bossuet incarne le catholicisme français officiel de la fin du XVII^e siècle, traditionnel et statique.

Il reste qu'on aurait peut-être rêvé, à côté d'une religion tirée des textes, des écrits, un Bossuet moins cérébral, un Bossuet en action, extrait de sa vie quotidienne. Dans quelle mesure, l'évêque de Meaux et l'arbitre de l'Église de France a-t-il concilié « l'usage délicieux et criminel du monde » ? Bossuet devant Dieu ? N'y a-t-il que la foi, le *credo* de Bossuet ? Où sont les deux autres vertus théologiques et leur cortège de menues vertus ?

Gérard DUMOUCHEL

Université Laval

□ □ □

Bernard BEUGNOT, *l'Entretien au XVII^e siècle*, leçon inaugurale, Université de Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, 56 p.

Une leçon inaugurale imprimée est un genre littéraire délicat, auquel doivent s'attacher, à des doses précises, des qualités déterminées. Magistrale par définition, elle doit affirmer à la fois la minutie et l'ampleur de

l'information, la sûreté de la méthode, la nouveauté et la clarté des résultats, sans parler d'un propos assez général, ni du caractère épideictique que confère à cet exercice un auditoire étudiantin, ni enfin de l'action oratoire. Se distinguant de la conférence, de la communication savante, de l'article de revue, de l'exposé d'un programme d'étude, la leçon inaugurale connaît pourtant les exigences de ces formes voisines.

Ce disant, je pense à la fois définir les qualités générales de l'opuscule de M. Beugnot, et me joindre à l'auteur pour reconnaître avec lui l'intérêt d'une théorie formaliste renouvelée. Car sans doute n'est-ce pas seulement des productions littéraires du grand siècle qu'on peut, pour une grande part, rechercher le sens en observant la forme que l'auteur a choisi de donner à son œuvre, les frontières sur lesquelles cette forme se rencontre avec des formes voisines, les exigences qu'entraîne l'organisation générale ou particulière du texte, la marge de liberté que laissent à l'auteur ces exigences. Dès ses premières lignes M. Beugnot fait référence aux travaux de M. Jean Rousset : c'est un témoignage dont la valeur méthodologique doit être pleinement appréciée.

L'étude de M. Beugnot fait apparaître ses qualités de plusieurs points de vue. On y trouve tout d'abord une érudite promenade à travers le réseau compliqué et étonnamment divers des formes où se rangent les nombreux ouvrages dialogués dont il est ici fait mention. Une centaine d'écrivains nommés, beaucoup d'entre eux en passant : c'est une érudition impressionnante, et c'est

en tout cas le résultat d'une minutieuse enquête bibliographique. Appuyé sur Cioranescu, auquel il adresse d'ailleurs des reproches d'insuffisance bien sévères, et qui peuvent paraître peu « réalistes », M. Beugnot, après avoir établi des courbes de fréquence pour le genre et les sous-genres, montre l'apogée de l'entretien s'établissant vers 1680, puis distingue les séries morphologiques, enfin désigne les modèles, les objets, les styles que se sont proposés les auteurs d'entretiens. Platon invite à un certain vagabondage, Cicéron à la formalisation rhétorique, Lucien à une satire badine.

Aussi ce parcours mène-t-il finalement à la notion de variété, les contenus étant d'autre part fort différents selon que des motivations religieuses, morales, pédagogiques apparaissent ou non. Loin de tenter une vaine distinction entre les textes vraisemblablement issus d'un dialogue oral réel (telles les conversations réunissant Chapelain, Sarasin et Ménage) et les textes dont les interlocuteurs sont fictifs, M. Beugnot souligne combien peu compte l'occasion qui a engendré l'ouvrage, en regard du « choix d'un ton et [de] la mise en œuvre littéraire ». C'est à propos des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* qu'il écrit ces lignes dont la portée pourrait être considérablement généralisée : « Le dialogue n'est pas spontané : il est une ruse de l'écrivain et une conquête de la forme sur la richesse foisonnante de l'érudition ».

Il reste naturellement, à un autre niveau, à définir les motivations qui imposent le choix de cette forme, motivations qui ressortissent tant à l'art de vivre et de penser d'un écrivain (et de la société à laquelle il s'adresse), qu'au besoin qu'il ressent de

donner à son discours une organisation plus ou moins « naturelle », susceptible de revêtir une efficacité didactique ou heuristique.

Il me semble qu'en ce qui regarde les rapports de l'entretien (écrit) avec la conversation familière (orale) qui en est le modèle théorique, M. Beugnot nous laisse un peu sur notre faim. N'aurait-il pas été intéressant, au moins par quelques sondages, de tenter de définir l'art classique de la conversation, soit à l'aide des manuels de civilité, il est vrai d'un niveau de culture bien médiocre, soit plutôt à travers quelques reproductions littéraires : Pascal ou M^{me} de Sévigné, M^{me} de Scudéry ou l'abbé de Pure ? Par là aurait pu être précisée la notion délicate de spontanéité. Mais, répondra M. Beugnot, jamais l'écrit n'a prétendu au XVII^e siècle refléter fidèlement les hésitations et les faiblesses du discours parlé. « Dire à propos et de bonne grâce tout ce qui vient de meilleur à l'esprit », la formule de Méré doit suffire à désigner un échange idéal de paroles, proposé aussi bien aux devisants en leurs salons qu'à l'écrivain en son cabinet de travail.

Trois œuvres particulières sont ensuite étudiées d'un peu plus près : les *Entretiens pointus* de Cyrano de Bergerac, les *Entretiens* de Guez de Balzac, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle. Malgré les profondes différences qui séparent ces trois textes, parus en 1654, 1657 et 1686, et qui surtout éloignent le troisième des deux premiers, une certaine communauté formelle est habilement dégagée par M. Beugnot, sous l'enseigne en particulier de la notion de « grâce », laquelle englobe la plupart des qualités (liberté,

efficacité) que recherchaient dans leur conduite les mondains au début du siècle de Louis XIV. Certes l'esthétique de la grâce reste malaisée à définir, même après les substantiels travaux de J.-D. Lafond et de J.-P. Collinet, à cause de son évanescence même et des multiples facilités qu'elle s'accorde. Mais c'est peut-être précisément la raison pour laquelle elle offre de tels points de concordance avec des genres qui, comme l'entretien et la lettre, bénéficient eux-mêmes d'une grande latitude de la part des législateurs et des théoriciens, embarrassés à régler des discours dont ils ne peuvent cerner l'objet.

L'ampleur de l'enquête de M. Beugnot, concentrée dans le cadre étroit dont il disposait, favorise les généralisations, qui naturellement tendent à déborder le cadre du XVII^e siècle. Sans tenter pourtant, sur la trace des esthéticiens allemands par exemple, d'étudier l'art du dialogue ou de l'entretien comme une manifestation atemporelle de l'intersubjectivité des consciences, M. Beugnot montre bien comment les artisans de l'entretien classique ouvrent la voie aux Voltaire, aux Rousseau, aux Diderot, qui feront de cette forme un usage moins anodin que leurs devanciers, et l'adapteront à leur action politique, à leur inquiétude personnelle, à leur conception psychologique. Notre temps a su recueillir cet héritage.

Il resterait à souhaiter que M. Beugnot, savant bibliographe de Guez de Balzac et éditeur de ses *Entretiens*, autour desquels sans doute il a été amené à explorer les tenants et aboutissants du genre, trouve maintenant le temps et l'occasion de broser le tableau dont il nous a ici

dessiné l'esquisse. La densité de sa réflexion, la richesse et la sensibilité de ses vues, exprimées avec une réserve, un sens de la litote bien dignes du sujet traité, nous garantissent tout naturellement l'intérêt et la valeur que revêtirait une telle étude d'ensemble, qui manque en langue française.

Bernard BRAY

Université de la Sarre

□ □ □

Jean-Pierre RICHARD, *Études sur le romantisme*, Paris, éditions du Seuil, 1970, 285 p.

Le dernier ouvrage de Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand* (1967), annonçait le romantisme représenté ici par Balzac (qui occupe la plus grande place), par les grands poètes romantiques, et par Sainte-Beuve. Les mots « études » et « paysage », chers maintenant à J.-P. Richard (*Onze études sur la poésie moderne*, 1964), définissent assez bien sa critique, insinuante et précise, et, comme celle de Sainte-Beuve — « la nôtre ? », se demande Richard — fondée sur une sorte de duplicité. « Non content de développer en lui à sa manière tout l'implicite des œuvres créatrices, le langage critique, ce para-langage, prétend sans doute aussi se retourner *vers*, *contre* ce langage premier duquel il se voudrait si fidèlement issu (p. 282) ». Le critique a toujours senti ce besoin d'agression. Mais, comme dans certains récits de Balzac, l'agresseur peut aussi devenir agressé. Et c'est de cette lutte, livrée dans le champ dynamique du langage, que sort l'œuvre critique, aussi nécessaire